

# Une synthèse catholique-romaine sur le Nouveau Testament

Autor(en): **Bonnard, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **10 (1960)**

Heft 2

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380736>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## UNE SYNTHÈSE CATHOLIQUE-ROMAINE SUR LE NOUVEAU TESTAMENT <sup>1</sup>

L'*Introduction à la Bible* en deux volumes (1957, 1959), publiée chez Desclée & C<sup>ie</sup> (Tournai) sous la direction des PP. Robert et Feuillet, prend la succession de l'*Initiation biblique* en un volume dont la première édition avait paru en 1938, chez les mêmes éditeurs (2<sup>e</sup> éd. 1948, 3<sup>e</sup> 1954). En plus de vingt ans, il s'est passé beaucoup de choses dans les sciences bibliques. Il suffit de rappeler les découvertes archéologiques du désert de Juda (1947) et de Nag Hammadi (1945), la publication de certains manuscrits appartenant au fonds Bodmer, la promulgation de l'encyclique *Divino afflante spiritu* (1943), le développement de l'école de Louvain qui, sous l'impulsion du P. Cerfaux, s'est donné pour tâche de faire connaître les méthodes de l'école allemande de la Tradition orale (Bultmann, Dibelius, K.-L. Schmidt) dans les milieux des biblistes catholiques. La liste des collaborateurs de cette *Introduction* a ainsi débordé les cadres des Facultés catholiques françaises, de l'*Ecole biblique de Jérusalem* et de l'*Institut biblique pontifical* pour s'agréger les PP. Cerfaux et Cambier de Louvain, à qui fut confiée l'analyse des écrits pauliniens. Le mouvement biblique au sein du catholicisme français ne cesse donc de s'approfondir et de se diversifier, malgré certains avertissements douloureux. On sait que le premier volume de cette *Introduction*, consacré aux questions de méthodologie (Définition de l'inspiration et de l'inerrance, histoire et méthode de l'exégèse) et à l'Ancien Testament, sans être positivement condamné, a été « retiré des séminaires » sur un ordre de Rome, malgré une fort belle préface de Mgr Weber, évêque de Strasbourg, qui soulignait, pour les sciences bibliques, la nécessité d'une mise au point « pleinement orthodoxe, mais loyale » (I, p. v). C'est ce qui explique le ton de l'avertissement du deuxième volume. L'œuvre entière y est présentée, non comme

<sup>1</sup> A. ROBERT et A. FEUILLET : *Introduction à la Bible*, II. Tournai, Desclée & C<sup>ie</sup>, 1959, 939 p.

un manuel destiné aux étudiants mais comme un exposé, destiné aux professeurs, des questions nouvelles que « les esprits contemporains se posent avec de plus en plus d'insistance » (I, p. vi). Dans ce bref compte rendu, nous nous en tiendrons au deuxième volume, consacré au Nouveau Testament.

Il se compose de trois parties respectivement consacrées au Milieu (le monde juif et gréco-romain, la littérature juive tardive), aux Ecrits (analyse des 27 écrits du Nouveau Testament et brève présentation des Apocryphes) et aux *Thèmes majeurs*, confiés au P. Feuillet pour les synoptiques, les Actes et les écrits johanniques, et au P. Lyonnet pour les écrits pauliniens. Cette dernière partie constitue sans doute un des apports les plus nouveaux du volume. Le P. Feuillet la définit de la manière suivante : « La théologie biblique tient le milieu entre l'exégèse et la théologie spéculative. Elle va plus loin que l'exégèse car, non contente de recueillir les données de la révélation, elle s'efforce de les synthétiser, de les classer et de les éclairer les uns par les autres... C'est dire que, tout en constituant le point de départ indispensable de toute théologie, elle ne vise aucunement à remplacer la théologie spéculative » (p. 765). C'est évidemment, ici, la notion de « point de départ » qui, pour un lecteur réformé, fait difficulté : point de départ sans doute, mais aussi source et critère régulateur de toute théologie spéculative ou dogmatique.

Au sujet du Milieu, relevons l'importance accordée à la philosophie populaire, cette « diatribe » si mal connue et pourtant si présente dans le Nouveau Testament, surtout par l'usage des procédés didactiques que Bultmann a relevés dans les Epîtres. Le P. Tricot pense qu'on en retrouve l'essentiel dans l'œuvre d'Epictète : « L'antiquité païenne n'a pas connu d'expression plus haute de la foi en un Dieu créateur et en sa providence éternelle » (p. 18). Epictète connaît-il vraiment l'idée de création divine, au sens où nous entendons aujourd'hui ce mot à l'école de la Bible ? Le paragraphe sur le gnosticisme (p. 26 ss.) et, en particulier, sur la gnose juive, nous a paru un peu court. A la lumière des textes Hermétiques comme de ceux de Qumrân, on ne peut plus douter de l'existence d'un judaïsme fortement imprégné de gnose païenne au seuil de l'ère chrétienne. Telle est même, peut-être, la clé d'une interprétation historique des épîtres aux Corinthiens et aux Colossiens. — Nous avons beaucoup apprécié le chapitre consacré au prosélytisme juif de la Diaspora (p. 101 ss.) qui met l'accent, à juste titre, sur le rayonnement du culte synagogaal dans le monde païen : « Beaucoup plus large (que la propagande intellectuelle) était le rayonnement du culte pratiqué dans les synagogues et beaucoup plus efficace l'attraction exercée par l'ensemble des vertus religieuses et morales prescrites par la Loi juive » (p. 101). Ce rayonnement sera bientôt celui du christianisme naissant et

expliquera son avance foudroyante dans l'Empire. C'est le P. Carmignac qui a présenté les écrits de Qumrân. A l'enthousiasme qui salua les premières découvertes succède maintenant une attitude plus réservée. Mais est-ce assez dire que les fameuses Hodayôt « laissent pressentir les développements de saint Paul » sur la grâce (p. 121) et de stigmatiser en conclusion « les outrances de l'essénisme ou les étroitesse du pharisaïsme » ? (p. 123). Le christianisme primitif fut sans doute tout aussi outrancier et étroit ; c'est la nature de cette étroitesse qu'il importerait d'analyser, comme l'a fait récemment le professeur Braun en comparant les « radicalismes » essénien et chrétien primitif.

Les pages consacrées aux évangiles synoptiques nous paraissent être parmi les plus audacieuses et les plus utiles du volume. Elles sont dues au P. Léon-Dufour, l'heureux adaptateur de l'ouvrage du P. Huby : *L'Évangile et les évangiles* (1954). Brossant l'histoire de leur interprétation, l'auteur en range les exégètes sous trois chefs surprenants : l'attitude « dogmatique », comprenant les croyants et les rationalistes (!), l'attitude « critique », comprenant les recherches classiques sur les sources littéraires, dont l'importance est sous-estimée, et l'attitude « historique », qui met l'accent sur le milieu de vie (*Sitz im Leben*). « L'Église n'a pas craint de s'engager, par la bouche de Pie XII, en faveur d'une saine utilisation de la méthode littéraire et sociologique d'interprétation des textes » (p. 159). Comme l'exégèse indépendante, l'analyse catholique des péripeties évangéliques est maintenant vouée à deux efforts principaux : l'analyse et la classification des formes littéraires ou du style, qui permettent de faire connaissance avec l'interlocuteur textuel, et l'analyse du milieu ecclésial considéré, non peut-être comme le créateur, mais en tout cas comme l'ordonnateur et le premier interprète des traditions orales dont il disposait sur Jésus. Relevons, par exemple, cette formule audacieuse : « Le premier évangile *actualise* pour les chrétiens ce que Jésus a dit pour ses contemporains » (p. 185) ; ou celle-ci : « Marc aurait donc une double origine : un témoin et une communauté, tous deux à l'œuvre » (p. 205). Très féconde nous paraît être la conclusion du chapitre sur le problème synoptique : la tradition écrite et les dépendances littéraires n'ont pas simplement succédé à la tradition orale. Celle-ci « est à l'œuvre non pas exclusivement mais continuellement ; elle est intervenue au début de la tradition évangélique *et à la fin*, juste avant sa fixation dans les trois évangiles, entre les contacts littéraires et la rédaction finale » (p. 294). Quant au milieu ecclésial au sein duquel tout ce processus s'est produit, l'auteur a raison de souligner qu'il « n'est pas une foule, mais une vraie communauté avec témoins des événements » (p. 304). Relevons encore cette formule : « Jésus a dit, Jésus a agi. Littérairement parlant cependant,

ce n'est pas Jésus, mais l'Eglise qui est l'auteur des évangiles » (p. 311).

Un peu moins convaincantes nous ont paru les études sur les Actes des apôtres et les Epîtres. Il est vrai qu'il est plus difficile de renouveler ces sujets limités que les problèmes aujourd'hui très discutés relatifs à la tradition orale. Retrouver tel quel le sacrement de l'extrême-onction dans Jacques 5 : 14-15, ou une hiérarchie ecclésiastique de nature bien postérieure dans les Pastorales (p. 583), soutenir la paulinicité indirecte de l'épître aux Hébreux, thèse imposée en 1914 par la Commission biblique, refuser la pseudonymie pour la première de Pierre, ce sont là positions appelées à évoluer. Par contre, l'analyse littéraire et théologique du quatrième évangile nous a paru éclairer bien des problèmes. Citons ces mots sur la pointe de l'Evangile : « Témoin et organe d'un développement considérable dans la christologie, il tient à souligner le lien essentiel de ce développement avec la réalité historique en affirmant la parfaite identité du Jésus de l'histoire et du Christ de la foi. Dans sa conclusion — ces miracles ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu (20 : 31) — il est probable que l'accent est à mettre sur Jésus. La première épître de Jean rend le même son » (p. 671).

Ce qui manque peut-être à toute cette partie de l'ouvrage, c'est un effort pour situer les divers écrits du Nouveau Testament dans une compréhension synthétique du christianisme primitif. L'Ecole de Tubingue est souvent maltraitée par les divers collaborateurs de l'ouvrage. Mais n'eut-elle pas au moins le mérite de placer chaque texte du Nouveau Testament dans l'ensemble du développement du christianisme primitif en soulignant le rôle qu'il devait y jouer, dans des circonstances théologiques et régionales bien précises ?

Dans la conclusion de théologie biblique, qui nous paraît très importante, nous ne relèverons que deux points, parmi beaucoup d'autres dignes de mention.

A juste titre, mais ceci est nouveau sous une plume catholique, le P. Feuillet a fait précéder son chapitre sur le Christ des Synoptiques de celui sur le Royaume de Dieu. En effet, dans les synoptiques, le Christ est défini par une réalité qui le dépasse : il est l'instaurateur du Règne de Dieu ; il est à son service. Comprendre Jésus, c'est comprendre le ministère qu'il accomplit par rapport au Règne : « La personne de Jésus est inséparable du Règne de Dieu » (p. 784). Ici, le point délicat est celui des rapports entre ce Règne et l'Eglise. L'auteur en traite sous le titre : « L'Eglise, *actualisation* du Règne » (p. 800), formule qui nous paraît assez équivoque, d'autant plus qu'elle introduit cette conclusion, que nous croyons très fragile : « Ce Royaume, c'est l'Eglise » (p. 801).

Plus étonnante encore nous paraît être la description de la sôté-riologie paulinienne par le P. Lyonnet. Elle est concentrée dans le thème extrêmement vague, dénué de base textuelle explicite, du « retour à Dieu du Christ et de l'humanité dans le Christ » (p. 877), et ceci sur les ruines des idées de substitution, de malédiction et de condamnation à la croix présentées comme des exagérations juridiques et protestantes. Voici le résumé de cette interprétation, qui rappelle étrangement certaines thèses dites libérales du siècle dernier : « Afin de ramener à soi l'humanité que le péché avait irrémédiablement séparée de lui, Dieu le Père, par un excès d'amour et de respect pour la liberté de l'homme — le respect est la délicatesse même de l'amour — invente un mode de rédemption selon lequel ce sera en quelque sorte l'homme en personne qui accomplira ce retour et, comme l'enfant prodigue ou mieux encore la brebis sur l'épaule du Bon Pasteur, reviendra lui-même à son Père qui l'attend. Dieu envoie donc son propre Fils se faire l'un d'entre nous et, par solidarité avec nous, prendre sur lui non certes notre péché, mais ce que Paul appelle « la ressemblance d'une chair de péché » (Rom. 8 : 3) » (p. 882). Les textes, nous semble-t-il, n'autorisent de pareils développements, ni pour la parabole de l'enfant prodigue (dont la pointe n'est pas dans l'idée du retour), ni pour le thème du Bon Berger, ni surtout pour les textes pauliniens sur les deux Adams.

Relevons encore une fois le grand intérêt et la vraie joie avec lesquels nous avons lu cette introduction magistrale au Nouveau Testament. Elle est vraiment digne du puissant mouvement biblique qui soulève aujourd'hui le catholicisme de langue française.

PIERRE BONNARD.